

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /

Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UN NOVICIAT

I.

—Ouvrez la dépêche de Paris, dit Mlle Anna Leroy au facteur qui dépoillait les dépêches des bureaux ambulants à la poste de Ruil le premier mai de l'année 1868.

Le facteur obéit. La receveuse prit la liasse de lettres venant de Paris, examina la feuille d'avis pour totaliser celles qui étaient taxées, mit à sa droite le paquet de chargements enveloppés de papier jaune ficelé et cacheté. Puis, avec une dextérité charmante, elle vérifia le poids et l'adresse des lettres qui passaient par les mains.

Un piéton en blouse bleue, à collet rouge, les prenait en bloc après qu'elles étaient revues par la receveuse, les étendait en file, le dos en l'air, sur une plaque de caoutchouc et les timbraient rapidement du timbre à date. Ensuite les autres facteurs se les partageaient par quartiers.

Tout à coup Mlle Anna Leroy murmura avec un malhoieux sourire :

—Ah ! ah ! la voilà la fameuse lettre !

Elle se leva, timbra elle-même au dos l'enveloppe qui était adressée

aux initiales " A. X., 22, " et la mit dans un casier peint en noir surmonté d'une étiquette blanche sur laquelle on pouvait lire en ronde courbe : " Poste restante. "

Sept heures et demie venaient de sonner à l'horloge du bureau. Les facteurs partirent tous ensemble avec un grand bruit de souliers ferrés, et Mlle Leroy demeura seule.

Elle se leva, ouvrit le guichet, alla vers la croisée dont les carreaux inférieurs étaient blanchis, et, se haussant un peu sur la pointe des pieds, elle regarda dans la rue.

A peine y était-elle, qu'un jeune sous-lieutenant de hus-

sards entra sans bruit dans le vestibule du bureau, s'accouda au guichet, et, silencieusement, se mit à contempler la jeune fille, qui ne parut point se douter de l'admiration qu'elle inspirait.

Cependant elle y avait droit. Elle était charmante avec sa mantinée de toile grise relevée de nœuds bleus et bordée de dentelle bretonne, ses mules de même couleur et de même étoffe que le vêtement, ornées de nœuds pareils, sa jupe blanche, un peu courte, qui laissait voir la finesse de ses chevilles, et ses bas gris brodés sur le côté d'un trèfle de même nuance que les nœuds des mules.

Au deux petits bouts roses de ses mignonnes oreilles se détachaient deux dormeuses en saphirs. Un saphir de même grosseur ornait le petit doigt de sa main gauche, dont l'ongle taillé en amande lui servait en ce moment même à se lissier les sourcils qu'elle avait admirablement dessinés. Au-des-



...le jeune homme resta en conférence avec sa mère.

sous de l'arcade sourcilière ouvraient de grands yeux d'un bleu pervenche, des yeux sans fin, que par une coquetterie suprême cachaient souvent de longues paupières ombrées de cils noirs.

Avec ses beaux cheveux blonds comme les blés mûrs, elle eût pu se draper jusqu'au genou dans un voile vivace. Or matin- là ils retombaient en épais bandeaux ordés sur son front haut

et largo. Son nez bien correct avait des narines mobiles et un peu sensuelles.

Ses lèvres flexibles étaient habiles à parcourir toute la gamme des mines coquettes, depuis la raillerie vraie jusqu'à la mélancolie feinte. Un sang bien vital devait venir tout droit du cœur à ces lèvres-là et leur donner à travers la délicatesse des tissus cette coloration puissante.

—Que regardez-vous donc avec tant d'attention, mademoiselle ? demanda enfin le jeune officier.

Mlle Anna Leroy tressaillit fort à propos, se retourna avec une adorable confusion, rougit convenablement et improvisa d'autant plus facilement une excuse, qu'elle s'était aperçue de la présence de l'officier et de la contemplation qu'elle lui causait au moins trente secondes avant qu'il n'élevât la voix, mais comme il lui plaisait d'être admirée et qu'elle trouvait une satisfaction à cet hommage muet, elle n'avait pas voulu y prendre garde. Elle répondit donc avec une candeur limpide :

—J'attendais ma blanchisseuse, monsieur.

II.

—Soyez donc assez bonne, mademoiselle, pour voir si j'ai une lettre.

—Poste restante, monsieur ?

—Oui, mademoiselle.

—Je ne me souviens jamais du nom.

—C'est aux initiales A. X., 22, mademoiselle.

—C'est juste. Comme j'ai peu de mémoire ! Tenez, monsieur, pour vous épargner la peine de me le répéter tous les jours écrivez-les moi sur ce carton, que je vais mettre là sur mon bureau et sous mon presse-papier.

Le jeune homme écrivit le fac-similé de l'adresse de la lettre qu'il prenait régulièrement chaque matin.

Mlle Anna Leroy suivait la plume des yeux, et à mesure que l'adresse devenait plus complète sur le carton, un sourire plus railleur donnait à ses lèvres une expression d'ironie indéfinissable.

Quand il eut fini, elle éclata d'un franc rire, qui fit voir deux rangées de dents luisantes de mordante malice. Le sous-lieutenant releva brusquement la tête.

—Pourquoi riez-vous ? lui demanda-t-il en lissant sa moustache brune.

—Vous voulez le savoir ?

—Sans doute.

—Ma foi ! je vais vous le dire bien franchement, c'est que je trouve l'écriture de l'adresse et la vôtre absolument semblables ; ont les croirait du même père.

En même temps elle lui tendit la lettre arrivée le matin même. L'officier rougit comme un hussard pris au piège.

—Ma foi ! c'est vrai, dit-il, et puisque vous avez écrit la mèche, comme on dit dans le génie, je vais vous avouer la vérité vraie : il est certain que cette lettre ne contient rien et que l'adresse est de mon écriture. Et maintenant il est nécessaire que vous sachiez pourquoi je m'écris à moi-même.

—Monsieur, je n'ai nulle envie de le savoir.

—Mais, moi, mademoiselle, j'ai le plus vif désir de vous l'apprendre.

—Je ne vois pas en quoi cela peut m'intéresser.

—Parce que, mademoiselle, c'est à cause de vous que je m'écris à moi-même.

—Ah ! vraiment... je commence à comprendre, monsieur,

c'est pour avoir un prétexte de venir ici tous les matins, sans doute.

—Mais, oui, comment pourrais-je vous voir autrement ? comment pourrais-je vous parler ? on ne vous rencontre jamais dans le monde ; vous vivez seule au milieu de ces cartons et de ces registres, qui n'ont assurément rien de bien attrayant pour une jeune fille.

—Mais, monsieur, vous faites erreur, je ne suis pas seule ; je vis avec ma mère.

—Je le sais, j'ai vu dimanche dernier madame votre mère à l'église de Rueil, et même j'espérais bien vous y voir avec elle.

—Était-ce pour cela que vous alliez à la messe ?

—Un peu ; pourtant je vous l'affirme j'ai des principes religieux très fermes et je m'en fais honneur.

—Fort bien, monsieur ; je dois vous dire que je ne puis jamais aller à la messe avec ma mère, il faut bien que l'une de nous reste ici quand l'autre s'absente.

—Alors, vous y allez seule ?

—Oui, à la messe de midi le plus souvent ; mais que vous importe ?

—Oh ! mademoiselle, tous les actes de votre existence ont un immense intérêt pour moi depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois.

—Savez-vous que vous êtes très romanesque ?

—A quoi jugez-vous cela ?

—Vous me récitez des phrases de roman que j'ai lues je ne sais où, mais que j'ai certainement lues.

—Comme vous êtes méchante !

—On disait cruelle au siècle dernier ; mais par le temps de naturalisme qui court on descend au style familier, et méchante est moins démodé.

—Peut-on parler sérieusement, mademoiselle ?

—Certainement, si vous êtes un homme sérieux.

—En doutez-vous ? Je suis le comte Gaston de la Brillantais, et j'ai cent mille francs de rente ; cela suffit, je crois, pour rendre un homme sérieux aux yeux de toutes les jolies femmes qui lui plaisent.

—Monsieur, lorsque sous prétexte de parler à une jeune fille que sa pauvreté et son état obligent à vous recevoir dans le vestibule de son bureau, vous vous adressez vous-même des lettres poste restante, il faut que vous n'ayez pas réfléchi à une chose bien simple.

—Laquelle, mademoiselle ?

—C'est que toute femme qui a le droit d'être estimée, a aussi le devoir de se faire respecter.

—Je crains, mademoiselle, que vous ne m'ayez pas compris.

—Ma mère, monsieur, vous comprendra peut-être mieux que moi.

Elle se leva et sonna. Une vieille femme, à cheveux blancs et à figure vénérable, entra.

—Maman, dit Anna Leroy, voici monsieur qui désire connaître le prix d'affranchissement des faire-part de mariage ; pourriez-vous le renseigner ?

—Ayant dit ces mots avec un sourire de raillerie, très fière, elle se retira, laissant le hussard en tête-à-tête avec sa mère.

Elle passa dans un salon attenant au bureau, pendant que le sous-lieutenant, un peu décontenancé, attendait la réponse de Mme Leroy pour évacuer le bureau de poste.

—C'est cinq centimes par cinquante grammes, monsieur, dit la vieille dame.

—Je vous suis infiniment obligé, reprit le jeune homme, qui salua du doigt, mit la lettre aux initiales A. X., 22 dans la poche de son pantalon et sortit en faisant siffler sa cravache.

III.

Le comte Gaston de la Brillantais était un fort joli garçon de vingt-deux ans, bon cavalier, adroit tireur, valseur émérité, ayant parfois l'esprit d'être audacieux à propos, et jouissant fort habilement de sa fortune, ce qui est un art. Il avait de grands yeux noirs, où luisait une ardeur expressive, des lèvres fines dont le sourire montrait de belles dents, une voix caressante qui trouvait à point des notes chaudes ; enfin, tout ce qu'il faut pour avoir du succès dans un monde où la passion sinistre et la délicatesse absolue n'ontrent pas en ligne de compte dans l'actif d'un homme à marier.

Ses audaces opportunes avaient fait de lui un rival redoutable aux amoureux de Saint-Germain-en-Laye, où il tenait alors garnison. Mais l'amour, qui prend souvent de malicieuses revanches, l'avait amené, par hasard, un beau jour de printemps, au bureau de poste de Ruail, et le comte de la Brillantais était devenu amoureux comme un novice, bête comme élogiaque, et depuis un mois il partait de Saint-Germain dès l'aube, arrivait à Ruail pour l'ouverture du bureau de poste, afin de retirer une lettre qu'il s'était adressée lui-même et qu'il avait fait porter la veille à Paris par son brosseur.

Or, Anna Leroy ayant éventé la mèche, comme il disait, et victorieusement repoussé sa première attaque, il s'en allait vaguement songeur et tout étonné d'être attristé, pour la première fois par la pensée d'une jolie femme.

Ce jour même une révolution définitive allait se faire dans son existence. Un idéal nouveau prenait possession de son esprit, l'amour austère et grave entraînait en maître dans la pensée de ce brillant cavalier qu'avaient gâté les folles équipées et les joyeusetés de garnison.

Il descendit vers la Seine, suivant à travers champs le sentier qui mène vers l'île de Croissy.

Le blé poussait déjà riche en herbe sur les sillons, de vifux saules à chevelure grise bordaient le fleuve, des trembles dressaient en plein ciel les vibrations lumineuses de leurs feuilles. La Seine rampait entre les herbes hautes, soulevant sur son dos ses petites vagues luisantes comme des écailles d'argent ; la générosité du soleil inondait les bois de paillettes d'or, et sur les grandes blés verts les araignées avaient tendu leurs dentelles, où l'aube caillait ses perles de rosée.

Le comte traversa la Seine en baxque. Arrivé au niveau de la longue allée qui conduit près de la gare, en bordant la rallée, il s'arrêta et vint s'accouder sur le parapet.

Là bas, parmi l'éclat des pigeons blanchis et les bleus losanges des toits, M. Gaston de la Brillantais distinguait un mur banal, et dans ce mur, une fenêtre basse. Tous les matins, en revenant de Ruail, il s'arrêtait là et contemplant longtemps les quatre vitres de la croisée qui s'allumaient aux premiers rayons. Chaque jour, sa contemplation durait davantage. Ce jour là, elle se prolongea pendant une longue heure, et le jeune sous-lieutenant manqua le train de Saint-Germain.

Quand il quitta le garde-fou qui borde l'avenue et domine la Seine du haut des collines de Chaton, il était résolu à mettre aux pieds de la receveuse des postes son titre de comte et ses titres de rentes.

IV.

Le lendemain, le jeune comte ne revint pas à son heure habituelle à la poste de Ruail. Il attendit le soir avec impatience et prit le train de quatre heures. A cinq heures il entra dans le vestibule du bureau.

—Madame Leroy est-elle visible ? demanda-t-il à Mlle Anna.

—Ma mère est sortie, mais elle va revenir, répondit la jeune fille, si vous voulez rentrer au salon, monsieur, vous pourrez l'attendre et lui parler.

En même temps, elle fit entrer l'officier dans le petit salon près du bureau.

M. de la Brillantais prit une chaise, évitant de parler le premier pour ne pas laisser deviner l'émotion qu'il ressentait.

A cette heure peu de personnes venaient à la poste, le courrier était parti, Mlle Anna put donc tenir compagnie au jeune homme.

—Je suis enchanté, mademoiselle, dit celui-ci, de pouvoir vous parler un instant avant de faire auprès de Mme Leroy la démarche importante qui m'y amène.

—Quoique vous couriez risque d'être interrompu par quelque fâcheux (il en vient beaucoup ici), je suis toute à ce que vous allez me dire.

—Mon Dieu ! mademoiselle, c'est fort simple et cela peut se traduire en trois mots : Je suis amoureux ; je suis libre, n'ayant plus mes parents ; et je suis riche ; je viens demander à votre mère la permission de lui prendre un peu de votre tendresse et lui offrir en échange beaucoup de la mienne. Elle me remplacera celle que j'ai perdue ; ne voudrez-vous pas partager un peu cette bonne affection filiale avec un orphelin ?

—Monsieur, je dois vous avouer que je suis très flattée de la démarche que vous faites aujourd'hui, je ne m'oppose aucunement à ce que vous me demandiez à ma mère et je crois qu'elle me laissera la responsabilité d'une décision.

—Vous saurez que j'ai déjà été demandé bien des fois par des gens sûrs qui, paraît-il, j'avais fait impression ; quelques-uns étaient riches, moins que vous, pourtant ; d'autres avaient un talent, d'autres n'apportaient en dot que des espérances : sur le nombre un ou deux me plaisaient, mais ils n'avaient que mon attention. Jusqu'ici personne n'a eu une parcelle de mon amour, et j'ai déjà vingt-trois ans ; c'est tard, n'est-ce pas ? Pourtant je ne voudrais pas vieillir sans savoir ce que la vie d'une femme peut contenir de bonheur. Je vous le dis un peu cruellement. Je veux bien épouser votre fortune à cause de ma mère, qui est vilaine, et je ferai tout mon possible pour vous aimer. Ainsi donc, jusqu'à ce que je puisse me donner à vous, je vous permets de vous donner à moi.

—Merçi, mademoiselle, je suis trop heureux de ce que vous m'accordez aujourd'hui pour regretter tout haut ce que vous ne m'accordez pas, et puisque vous me promettez de n'y pas mettre de mauvaise volonté, j'espère...

—Pardonnez-moi, laissez-moi vous dire aussi ce que j'espère, car toute jeune que je paraîsse, je me suis mûrie au travail, j'ai eu longtemps de réfléchir ici dans ma réclusion forcée, et je me suis souvent demandé comment il se faisait que tant de ménages légitimes ont le bonheur si court et la désillusion si rapide.

—Et que vous êtes-vous répondu, mademoiselle ?

—Ceci. D'abord que le mariage tel qu'il est, c'est l'anneau de l'esclave rivé au pied de la jeune fille, c'est la dignité pudique

de la femme foulée aux pieds par la loi ; en quinze jours un homme nous épouse, nous nous marions sans savoir pourquoi ; le plus souvent, grâce à l'éducation frivole qu'on nous donne, notre grand but, c'est d'être libre, et quelle liberté ! c'est d'être appelée madame, d'avoir des robes et des chapeaux plus ornés. Quant aux sévères devoirs, nous n'y songeons guère, ne les connaissant point ; le soir de la cérémonie, le mari nous apprend quel marché, souvent odieux, nous avons conclu, et grâce à l'indissolubilité du mariage, nous avons la consolation de penser que c'est pour toute la vie.

—Je crois bien vous comprendre, mademoiselle, vous avez beaucoup réfléchi et vous avez raison. J'attends donc vos conditions et je m'y soumetts d'avance, persuadé qu'elles seront raisonnables.

—Eh bien ! les voici : nous nous marierons quand vous voudrez, seulement je resterai avec ma mère aussi longtemps qu'il me plaira, je ne changerai rien à mon existence jusqu'au jour où vous m'aurez méritée en vous faisant aimer, et pour n'avoir pas à finir par une séparation, nous commencerons par là...

—L'idée vaut la peine qu'on s'y arrête, mademoiselle, et pour l'originalité du fait, j'accepte.

—Oh ! oh ! dit Mme Leroy, qui entra tout à coup, que vous donnez donc ma fille, monsieur, que vous acceptiez si bien, et pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

—Maman, dit Mlle Anna, je vous présente M. le comte Gaston de la Brillantais, qui vient vous parler d'affaires graves.

—Concernant l'administration, monsieur ? demanda Mme Leroy.

—Pas précisément, madame, dit Gaston en souriant.

—Promettez-moi, reprit la jeune fille en s'adressant à l'officier, que si la chose se fait, elle se fera dans les termes où nous l'avons posée.

—Je vous en donne ma parole d'honneur, répondit le comte en se levant.

Mlle Leroy s'inclina et rentra dans la salle du bureau dont elle ferma la porte, laissant le jeune homme en conférence avec sa mère.

(A SUIVRE.)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans quelques semaines, nous commencerons la publication d'un nouveau roman historique des plus intéressants et d'un genre tout à fait nouveau.

LE ROI DES VOLEURS ou LA ROUTE DE L'ECHAFAUD !

Tel est le titre de ce nouveau feuilleton que tout le monde s'empressera de lire.

Après l'énoncé de ce titre, nous croyons inutile d'ajouter que ce feuilleton est bien plus émouvant que tous ceux qui ont été publiés en Canada jusqu'à ce jour.

Dites-le à vos amis,

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

VIII.

Quand Mme Perrin revint à la raison, il y avait déjà une semaine que la Cardoze avait quitté Mortreuil, suivie de la Bédache qui, disait elle, reconduisait sa belle-sœur et son enfant au fermier picard, son frère.

—Nous ne nous attarderons pas en d'oisieux détails sur ces deux enfants substitués, dans lesquels l'intelligence du lecteur a déjà deviné Mme de Jozères et Paul Avril. Nous marcherons plus vite à notre dénoûment en nous occupant de ce que devint la Bédache.

Quand, de compagnie, elles étaient arrivées à Paris, Nicole le soir même, avait demandé à la vieille fille :

—Est-il riche, votre frère le fermier ?

—Euh ! euh ! en s'éreintant l'année entière, il finit par avoir à peu près mangé tous les jours.

—Dix mille francs lui déplairaient-ils ?

—C'est selon ce qu'on exigerait de lui pour la somme offerte.

—Prendre et garder cet enfant... il en fera plus tard un garçon de charrie... ce qu'il en voudra enfin... pourvu que nous n'en entendions plus parler.

—On peut toujours lui faire la proposition, dit la Bédache qui, le lendemain, partit avec l'enfant.

Cinq jours après, elle revint seule :

—Là, fit elle, voici la chose arrangée. Il nous reste maintenant à régler notre petit compte... vous savez bien ? les deux cent mille francs promis... sur lesquels j'en ai déjà reçu soixante-quinze mille.

—Reste donc vingt-cinq mille, dit tranquillement Nicole en ouvrant la petite cassette en fer qu'elle avait rapportée de Mortreuil.

—Non, rectifia vivement Françoise, pas vingt-cinq... cent vingt-cinq, ma chère.

—Erreur ! ma très-bonne. Oui, cela ferait bien cent vingt-cinq... mais sans la retenue.

—Hoin ? quelle retenue ?

—Celle de cent mille francs que je vous garde pour m'assurer de votre discrétion... Vous en recevrez la rente ; mais, au plus petit mot en l'air, eno ! plus rien.

—Ah ça ! dites donc, vous... commença la Bédache menaçante.

—C'est à prendre ou à laisser, dit sèchement Nicole en faisant le geste de refermer le coffret.

—Je prends alors.

—Voici vos vingt-cinq mille francs.

La vieille fille empocha les billets, puis, de sa voix hargneuse :

—Oui... mais je me vengerai, gringa-t-elle.

—Oh ! oh ! dit la Cardoze en riant, ce serait bien risqué, ce que vous feriez là... car vous avez pas mal mis la main à notre œuvre, ma chère complice... Et en admettant même que la justice vous sale un peu moins ferme que nous, vous y perdriez net une rente qui, je le crois, ne vous serait pas continuée par la police... il faudra réfléchir à deux fois avant de vous

décider à lui conter la chose... c'est un conseil d'amie que je vous donne.

—La police ! la police ! sans s'adresser à elle, on peut trouver une autre manière de se venger, grommela Françoise.

—Alors, trouvez la.

—Vous avez l'air de me défier.

—Non, mais je cherche par quel joint vous pouvez nous attaquer.

—Vous n'avez pas de mémoire, ma toute belle, je vous le prouverai un jour ou l'autre.

Et sur cette phrase qui laissa Nicole inquiète, elle quitta sa prétendue belle-sœur, en se disant :

—Faustol ne me comptait que six mille francs... Eux me feront une pension de cinq mille et j'ai reçu un capital de cent mille... Au fond, j'y ai gagné. Mais comme je ne veux pas me laisser voler sans qu'il leur en coûte, il faut que je leur donne un peu de fil à retordre.

Au lieu de regagner Mortreuil, la Bédache alla se loger dans un autre hôtel bien loin de celui où elle était descendue avec Nicole et, dès le lendemain, elle se mit à l'œuvre. La vieille fille avait eu raison en disant à la Cardoze qu'elle n'avait pas de mémoire. Madame Perrier No. 1 ne se souvenait pas d'une imprudente phrase qu'elle avait prononcée devant elle, et c'était sur cette phrase que son ennemie avait basé cette vengeance qui allait amener de Jozères en scène.

Mais tout en combinant son projet de vengeance, Françoise était tourmentée par un doute qui lui fit se répéter vingt fois :

—Pourvu que je ne prenne pas un nom de pays ou de village pour un nom d'homme !

Car toute sa vengeance était échafaudée sur le souvenir de la scène qui s'était passée entre les deux criminels, alors que le docteur avait quitté Amélie pour accourir auprès de Nicole surprise par les premières douleurs de l'enfantement.

A son entrée dans la chambre, on se souvient que Perrier avait été brusquement salué par cette phrase de sa femme :

—Chou-blanc ! Pourquoi chou blanc ! Amélie n'hérite-t-elle pas de son père qu'elle a poussé au suicide ?... Maintenant à elle le tour... il faut qu'elle apprenne " l'affaire de Saint-Dutasse " par la Bédache... La secousse de savoir son père innocent lui fera sauter le pas. Seulement il ne faut pas lamber... c'est le vrai moment à cette heure... Allez y, Françoise, allez y tout de suite. "

Or, par les précédents actes des deux scélérats, Françoise avait deviné que cette affaire Saint-Dutasse devait cacher quelque nouvelle infamie, mais elle n'en savait pas le premier mot. Soit que Nicole se fût imprudemment oubliée, soit qu'elle pensât, au nombre des confidences faites à Françoise pour la transformer en agent intermédiaire, lui avoir révélé le secret de Saint-Dutasse, elle avait lâché ce nom qui avait sonné tout à fait inconnu aux oreilles de la harpie.

Si la Bédache n'avait témoigné aucun étonnement, c'était qu'elle n'avait pas voulu, en se montrant ignorante du fait, éveiller l'attention de la Cardoze sur son imprudence et qu'elle avait espéré que les détails complémentaires que Perrier oirait devoir lui donner, avant de l'envoyer à sa femme, la mettraient sur la piste de ce nouveau mystère ignoré d'elle.

Mais, on doit se le rappeler, le médecin, au lieu de sourire à l'idée de Nicole, s'étant opposé, plein de terreur, à ce que cette démarche fût faite, Françoise en avait été pour ses frais de curiosité.

—Quelle est cette affaire de Saint-Dutasse, s'était-elle aussitôt demandé... Ce doit être, à coup sûr, une fort vilaine chose, dont ils comptaient tirer profit, mais qui, par la tournure qu'ont prise les événements, leur retomberait sur le nez s'ils avaient la sottise de s'en servir.

Donc, à cette heure qu'elle ruminait sa vengeance dans la retraite qu'elle avait choisie, la Bédache interrogeait tous ses souvenirs :

—Voyons, pensait-elle, Nicole a dit que, à propos de cette affaire de Saint-Dutasse révélée à Mme Perrier, celle-ci succomberait au chagrin d'apprendre son père innocent. Or, si Faustol est innocent, la... mésaventure d'Amélie provient de ce mystère de Saint-Dutasse... Oui, mais quelle est cette énigme ?... Est-ce une histoire arrivée dans un pays appelé Saint-Dutasse, ou le fait d'un individu qui se nomme ainsi ?

En reconstruisant le passé, Françoise ne trouva que deux endroits où Amélie eût habité : la maison paternelle de Mortreuil et le pensionnat d'Epinal.

—Et je connais assez le pays, se disait-elle, pour savoir qu'à vingt lieues à la ronde de ces deux endroits il ne se trouve ni bourg, ni hameau, appelé Saint-Dutasse... Donc c'est un nom d'homme.

Après ce raisonnement, elle se perdait en conjectures.

Cependant, après mille démarches de part et d'autre, la vieille fille finit, à sa grande satisfaction, par trouver de Saint-Dutasse, qui devait lui fournir l'instrument de sa vengeance.

Nous ne nous attarderons pas non plus à détailler le long entretien qui eût lieu entre Françoise et de Saint-Dutasse, mais nous reprendront notre récit au moment où le chevalier serrait la déclaration écrite et signée par la harpie, de tout ce qui concernait l'odieuse trame ourdie et en partie accomplie par Nicole Cardoze et le docteur Perrier pour s'emparer des millions de Faustol.

En voyant disparaître sa déclaration, la Bédache avait un peu pâli. A présent qu'elle avait livré ses armes, elle demeurait à la merci de M. de Saint-Dutasse.

—Vous m'avez engagé votre parole ! s'écria-t-elle en tremblant d'avoir été jouée.

—Et je vais vous la tenir, dit sérieusement le chevalier qui était revenu s'asseoir. Voyons, il s'agit de bien convenir de nos faits. Vous vous rappelez que je vous ai dit n'avoir pas un sou à vous donner ?

—Oui, mais vous avez ajouté que j'étais adroite, intelligente, et que vous me mettriez à même de tirer profit de mon secret.

—C'est cela même. Donc, écoutez-moi. Je vais vous adresser à un de mes amis qui occupe depuis peu, dans un ministère, un poste des plus importants... après s'être démis de ses fonctions de procureur du roi.

—Hein ! un procureur du roi ! fit Françoise en tressautant d'épouvante.

—Oh ! ne craignez rien ! appuya le chevalier avec un rassurant sourire. Vous lui direz que vous venez de ma part et que je veux... vous entendez bien ? que je veux... vous insisterez sur ces trois mots... que je veux qu'il fasse quelque chose pour vous.

—Et puis ?

—Voilà tout.. Ah ! j'oublie. De point en point, vous lui répéterez le récit que vous m'avez fait.

—Oh ! non, dit sèchement la vieille fille, encore un qui me renverrait peut-être à un troisième individu quand je lui aurais

dégoisé mon histoire... et qui ne me lâcherait par un rouge liard.

—Nullement, je vous le jure. Surtout quand vous lui aurez bien répété que je le veux.

—Et ça le rendra souple ?

—Comme un gant, vous verrez. Vous n'aurez qu'à lui demander ce que vous voudrez... même un époux, si le cœur vous en dit.

—Et comment s'appelle t-il ?

—M. de Jozères.

La Bédache interrogea de l'œil la pendule.

—Midi, fit-elle. A cette heure, je puis être certaine de trouver votre homme, n'est-ce pas ?

—Positivement certain.

—Alors je me rends tout de suite à son ministère.

—Surtout n'oubliez pas de bien lui dire que vous venez de ma part, insista le chevalier.

—Oh ! c'est convenu, je n'y manquerai pas, bien que je sois assurée d'avance que cela le fera grincer des dents.

—Pas le moins du monde. Vous le verrez, au contraire, vous accueillir avec son plus aimable sourire.

—Bon, j'y vais de confiance.

Une demi-heure après, François se présentait au ministère. A la politesse du concierge, au zèle des employés et garçons de bureau qui, au seul nom du haut fonctionnaire, se montrèrent empressés à lui indiquer sa route à travers les méandres du ministère, la vieille fille se répéta dix fois :

—Il paraît que c'est un des huppés, un des gros bonnets de la maison.

Après une forte courte attente dans l'antichambre, où l'avait laissée l'huissier de M. de Jozères afin d'aller prévenir son supérieur qu'une demoiselle demandait à lui parler pour affaire personnelle, quand la Bédache se trouva en présence de l'ex-procureur, elle se sentit troublée par le grand air et le visage sévère de celui qu'elle était venue chercher.

—Euh ! euh ! se dit elle, il n'a pas l'air de plaisanter, ce vinaigré-là. Est-ce que le chevalier m'a envoyée dans un traquenard ?

—Qu'est-ce ? que me voulez-vous ? A quel propos me dérangez-vous ? prononça M. de Jozères d'un ton plein de morgue.

—Oh ! pensa encore François, il a le bec bien fier... Voyons un peu si mon talisman lui rabattra le caquet.

Et comme son talisman n'était autre que le nom du chevalier, elle salua en disant :

—Je me présente de la part de M. de Saint-Dutasse, qui me recommande à vos bontés.

Tout en blémissant, la figure de l'ancien magistrat se fit subitement gracieuse.

—Ah ! ce cher chevalier ! qu'il est donc aimable d'avoir pensé à moi pour m'adresser une de ses protégées ! Avec quelle joie je vais saisir cette occasion de prouver mon vif désir de lui être agréable !

Et poli, affable, souriant, de Jozères s'inclina devant la Bédache en ajoutant :

—Voyons, chère demoiselle, prenez pitié de mon impatience. Apprenez-moi vite en quoi je puis vous être utile.

La métamorphose avait été si prompte et si complète que la vieille fille, en créature experte qui savait priser ce que valait ce zèle, se dit extasiée :

—Faut-il tout de même que l'autre le tienne solidement par une patte pour qu'il ait ainsi tourné au miel.

—Parlez ! parlez ! insista doucement de Jozères. Le chevalier doit vous avoir d'avance affirmé toute ma bonne volonté.

—Ah ! ça, c'est la vérité. Il m'a promis que vous m'accorderiez tout ce que je solliciterais... même un mari, a-t-il ajouté en riant.

—Est-ce que c'est un mari que vous venez me demander ? s'informa le fonctionnaire étonné.

—Ah ! non, non, il s'agit d'autre chose... quoique je ne refuse pourtant pas le mari si vous en avez un à m'offrir.

—Voyons d'abord l'autre chose.

—M. de Saint-Dutasse a dit que, si je vous les réclamais, vous me donneriez cent mille francs.

—Hein ! accentua l'ex-procureur d'un ton chaud d'une désagréable surprise.

—Alors je suis venu pour vous prior de me les donner, continua tranquillement François.

—Vous voulez sans doute dire... de vous les prêter.

—Non pas prêter... donner.

De Jozères avait une immense crainte du chevalier, qui tenait en main de quoi le perdre, mais son avarice, étouffant la peur, lui fit aussitôt retrouver toute sa morgue insolente :

—Vous moquez-vous de moi ! cria t-il.

Après l'avoir vu si humblement plat au nom de M. de Saint-Dutasse, la vieille fille ne pouvait plus se laisser prendre à ce retour de dignité. Aussi, faisant claquer son ongle sous sa dent, elle répondit en gouaillant :

—Si je me moque de vous ? Pas gros comme ça, mon cher monsieur. Jamais personne ne vous a parlé plus sérieusement. J'ai dit cent mille ; c'est cent mille qu'il me faut... Est-ce assez clair ? Voulez-vous que je vous l'écrive sur un morceau de papier ?

Sa sordide crasserie continua de rendre incrédule le fonctionnaire qui reprit :

—Ne prenez-vous pour un imbécile ? Avez-vous la prétention de me soutenir que M. de Saint-Dutasse se doute même de ce que vous exigez de moi. A coup sûr vous lui avez exposé quelque demande insignifiante dont il a bien voulu se faire l'intermédiaire amical... et c'est en voyant mon sincère désir de lui être agréable que vous avez bêtement cru pouvoir tirer sur la corde.

—Tu, tu, tu... cent mille francs, dit la railleuse Bédache, en détachant bien chaque mot de la somme.

—Assés ! commanda sèchement M. de Jozères.

—Soit ! alors il me reste à faire connaître votre refus au chevalier. Il sera fidèlement déconfit, le cher homme, lui qui m'avait si fort recommandé de vous dire que c'était son expresse volonté. " Surtout qu'il sache bien que je le veux," me répétait-il en m'envoyant à vous. Je m'en retourne lui annoncer que vous avez répondu : " Et moi, je ne le veux pas."

—Attendez ! fit vivement M. de Jozères que la crainte venait de reprendre à la vue de François qui marchait vers la porte.

Puis d'un ton radouci :

—Parlons raison, ajouta-t-il. Puis-je supposer que M. de Saint-Dutasse vous ait autorisée à me demander pareille somme, sans vous avoir remis le plus petit mot pour moi ?... Si grosse somme ne se donne pas de but en blanc... sans motif.

—Gros se somme, je le veux bien, mais c'est M. de Saint-Dutasse qui a affirmé que ça valait ce prix.

—Quoi... ça ? dit de Jozères étonné.

—Ce que j'ai à vous raconter.

—Vous avez donc un récit à me faire ?

—Oui, et le chevalier a prétendu qu'il vous procurerait un joli plaisir, vu que vous aviez une forte dent contre les deux individus... Tenez, je veux vous oter leurs noms tout de suite pour vous amuser... contre Perrier et Nicolo Cardozo.

Un brusque cri de joie féroce s'échappa au puissant fonctionnaire qui s'accouda sur son bureau en disant d'une voix précipitée :

—Parlez, parlez, je vous écoute.

Et la Bédache recommença l'histoire de tout ce qui s'était passé au village de Mortreuil.

Une fois la révélation faite, de Jozères aurait bien essayé de ne pas la payer, mais il y avait, pour l'y contraindre, la crainte inspirée par le pique assiette qui exigeait que le récit rapportât un profit à Françoise.

L'ex-procureur parvint pourtant à s'en tirer par une cote mal taillée.

—Je ne suis pas riche, dit-il, mais je ne suis pas non plus un ingrat. Voici ce que je vous propose. A votre âge, on souhaite ardemment d'être mariée. Je vous donnerai quarante mille francs et je vous trouverai, dans le ministère, un mari que je m'engage à faire promptement parvenir à une fort lucrative position.

—Accepté ! répondit carrément Françoise.

Au bout de six semaines, elle épousait l'employé Pillois qui, on s'en souvient, mourut d'indigestion alors qu'il avait déjà obtenu un scandaleux avancement.

IX.

Dix-huit années s'écoulaient.

De Jozères fit patienter sa vengeance sans jamais souffrir mot du secret que lui avait vendu la Bédache.

Quand, deux ans après la mort de Faustol, Perrier, avec sa femme et sa fille, suivi de la Cardozo devenue sa servante, vint s'installer à Paris, l'ancien magistrat n'eut avec le médecin enrichi que de très-rare rapports.

Il attendit le jour où Léontine, on âge d'être mariée, avait été promise au comte de Valnac. Alors, il arriva chez le docteur et prit Nicolo à part :

—Te souviens-tu, lui demanda-t-il, d'un serment que je t'ai fait à Blancey, quand tu m'as empêché de recevoir cette seconde traite que M. d'Armangis allait signer ; quand, aussi, sur cette somme d'un million que j'avais su tirer pour toi de cet homme, tu as refusé de me céder la plus mince part ? Ce jour-là je te promis que, dussé-je attendre vingt ans, je me vengerais.

Pendant ce long laps de temps écoulé depuis la mort de Faustol, rien n'était encore venu troubler le docteur et Nicolo qui avaient fini par s'endormir dans l'impunité. Une seule personne pouvait les inquiéter. C'était leur ancienne complice, devenue la veuve Pillois... Mais ils l'avaient entourée de tant de soins et de prévenances et, après lui avoir, en un jour de générosité, enfin payé les cent mille francs réduits, ils croyaient se être si bien acquis qu'ils pensaient n'avoir plus aucun péril à redouter. Et, de fait, la veuve Pillois s'était laissée dorloter, caresser, empiffrer, sans jamais leur avoir déclaré que, deux fois, elle avait fait à d'autres la confidence du passé.

Quant à M. de Saint-Dutasse, il avait masqué ses batteries pour ce qui regardait l'affaire de Mortreuil et, s'il avait réclamé son couvert chez le docteur, c'était uniquement en faisant "chanter" le souvenir du million qui avait été extorqué à M. d'Armangis.

Alors qu'il s'était représenté devant lui marié et père de famille, le docteur lui avait annoncé que la jeune fille séduite, pour laquelle il l'avait envoyé à Mortreuil, était morte d'un refroidissement. Le chevalier avait feint de prendre ce mensonge pour argent comptant et il avait ajouté en serrant la main de Perrier :

—Ce qui me console un peu de cette triste aventure, c'est qu'elle a contribué à votre bonheur... car si je ne vous avais pas envoyé à Mortreuil, vous n'auriez pas trouvé ce riche mariage.

—C'est vrai, ma femme est de cette localité.

—J'espère que vous ne lui avez rien confié de ma honteuse action ?

—Y pensez-vous ? La défunte, Mlle Gravier, est morte avec la réputation d'une sainte. J'aurais honte de ternir la mémoire de la pauvre victime... Je vous supplie même de ne pas prononcer son nom devant ma femme. C'était une amie chère qu'elle regrette bien vivement.

—Oh ! ne craignez rien ! Pour le propre repos de ma conscience, je vais tâcher d'oublier ce nom, avait soupiré de Saint-Dutasse.

Donc, alors que rien, au docteur et à la Cardozo, n'était encore venu donner l'alarme après dix-huit ans passés, on comprend que Nicolo était à mille lieues de se douter de ce qui allait lui tomber sur la tête quand M. de Jozères lui parlait de son ancien serment de vengeance. Aussi gelata-t-elle de rire en s'écriant :

—Ah ! oui, je vois encore la pitoyable figure que vous aviez ce jour-là... une mine de chien auquel on a retiré son os... Oui, vous me promîtes d'attendre vingt ans et de finir par vous venger. Eh bien ? ils sont presque écoulés, les vingt ans... Après ?

—Et je viens me venger.

—Oh ! là, là, ne me faites pas de mal, m'sieu ! dit moqueusement Nicolo en imitant l'intonation suppliante d'un enfant.

Sans s'émouvoir de cette raillerie, M. de Jozères secoua sa tête devenue blanche, car il comptait plus de la soixantaine, et reprit d'une voix lente :

—Oui, me venger... et cruellement.

—Bah ? Est-ce trop indiscret de vous demander comment ? Ce doit être quelque chose de bien pyramidal, car vous avez mis le temps à le trouver.

—Tu vas en juger.

—Bien ; on vous écoute.

—Je veux... entends-tu ? je veux épouser ta fille, dit l'ex-magistrat en la fixant dans les yeux.

La Cardozo devint subitement pâle comme une morte ; mais, tout aussitôt, elle maîtrisa son émotion et répondit en faisant la révérence :

—Et je vous l'accorde de grand cœur, mon cher monsieur.

Puis, partant d'un nouveau rire bruyant :

—Seulement, ajouta-t-elle, il faudra me dire par quel miracle, ne m'étant jamais mariée, je me trouve avoir une fille.

—Oh ! oh ! je vois que ton intelligence, jadis si vivace, s'est un peu alourdie et qu'il est besoin, à présent, de tout t'expliquer avec force détails. Donc... peut-être me comprendras-tu mieux ?... je veux épouser la fille substituée, par toi et le docteur, au fils de Mme Perrier que vous avez fait disparaître... Y es-tu maintenant ? dit M. de Jozères, raillant à son tour.

La phrase était courte, mais elle prouvait catégoriquement à la Cardozo que l'autre était maître de son secret.

Elle n'eut pas même le temps de nier, car le procureur s'empressa d'ajouter :

—Maintenant que tu m'as compris, ma belle, je te donne huit jours pour te décider et me faire obtenir le consentement de Perrier. Passé ce délai, si je n'ai pas reçu ton oui, je m'arrangerai pour que le jeune homme évincé réclame ses droits avec grand tapage.

Et M. de Jozères partit sur cette menace.

Nicole courut, effarée, prévenir le docteur de ce nuage noir qui apparaissait tout à coup dans leur ciel jusqu'à ce jour si pur et si bleu.

—Par qui peut-il avoir appris la vérité ? s'écria-t-elle. A coup sûr, ce ne doit être que par la Bédache.

Perrier était l'homme des moyens prompts.

—Avant de nous occuper de la veuve Pillois, dit-il, nous devons aviser au plus pressé en mettant de Jozères dans l'impossibilité d'exécuter sa menace. Puisque ce jeune homme est son moyen de vengeance, il faut le faire disparaître. Dès ce soir, je partirai pour Bresles, le village où se trouve ce frère de la Pillois qui a gardé l'enfant... N'en dis rien à Françoise, pour que si c'est elle qui nous a trahis, elle n'ait pas le temps de parer le coup.

Quand Perrier arriva au village de Bresles, le premier auquel il s'enquit du fermier lui apprit que les Bédache, mari et femme, reposaient depuis plusieurs années au cimetière. La ferme avait été prise par grand Louis, un de leurs anciens gargons de charrue.

—Ce grand Louis n'est-il pas un tout jeune homme ? demanda le médecin qui se crut sur la trace de l'enfant abandonné.

—Oh ! non, pas un tout jeune homme positivement... entre trente et trente-cinq, répondit l'interrogé, qui fini en lui indiquant le chemin de la ferme.

Déjà un peu inquiété par ces premiers renseignements, quand le docteur atteignit l'ex demeure des Bédache, le nouveau fermier se trouvait dans sa cour. C'était un Normand qui, passé en Picardie, s'était engagé à la ferme quelques années avant la mort du précédent propriétaire. Aux questions de Perrier qui faisait appel à sa mémoire pour qu'il se souvint si, dans l'entourage des Bédache, il n'avait pas vu un enfant, il s'écria :

—Eh ! oui, attendez donc... J'ai connu un jeune galopin de sept à huit ans... et encore, je ne l'ai pas connu longtemps, car, dans la première semaine que j'étais ici, le père Bédache a emmené ce mioche et, deux jours après, il est revenu tout seul. Seulement, le soir, à la veillée, je l'ai entendu qui disait à sa femme :

—Le petit a pleuré comme un désespéré quand il a vu que j'allais le laisser dans la pension.

—Et le monsieur ? lui demanda Mme Bédache.

—Le monsieur, j'ai été le voir en revenant de la pension, ainsi qu'il me l'avait enjoint dans sa lettre qu'il m'ordonnait de lui rapporter... il a été très généreux... mais il m'a fait signer l'attestation que j'avais reçu jadis l'enfant de ma sœur, tel jour, telle année... puis d'autres détails dont je ne me souviens plus...

—Pas compromettants ? dit la femme.

—Pour nous... non.

On se rend facilement compte de l'attention avec laquelle Perrier avait écouté le grand Louis rappelant ses souvenirs.

—Et vous ignorez dans quelle pension Bédache avait conduit l'enfant ? demanda-t-il.

—Ah ! vous en voulez trop ! Tout ce que je savais, je viens de vous l'apprendre. C'est encore bien heureux que je me le rappelle au bout de dix ans écoulés.

Une heure après, le docteur, alarmé, reprenait la route de Paris. En revoyant la Cardoze, ses deux premiers mots furent ceux-ci :

—Trop tard !

—Pourquoi ?

—De Jozères avait préparé son coup de longue date... Il y a dix ans déjà qu'il a fait disparaître l'enfant qu'il cache dans quelque coin en attendant l'heure de le lâcher sur nous.

Malgré le danger qui la menaçait, Nicole voulut tenir tête l'orage.

—Jamais Léontine n'épousera un pareil misérable ! cria-t-elle d'une voix furieuse.

Comme dans toutes les natures emportées chez lesquelles la réaction suit immédiatement le transport de colère, la Cardoze, après cet élan de rage, fondit subitement en pleurs et continua d'une voix navrée :

—Ainsi, pendant dix-huit ans, je me serai sacrifiée pour ma fille... je me serai privée de ses baisers, de ses caresses, de son amour, afin de lui assurer un avenir brillant et heureux... et, au lieu de tout ce bonheur espéré, je verrais un coquin effronté faire sa proie de ma pauvre Léontine, si tendre, si douce, si vertueusement honnête que, bien souvent, je me demande si j'aurai un jour le courage de lui avouer que je suis sa mère... tant j'ai peur de lui causer un chagrin ! Songez-y donc. Perrier, pour nous, Léontine représente le seul côté bon et sain de notre vie coupable. Sa vue est pour moi l'apaisement du remords, l'oubli du passé. C'est la madone devant laquelle je me surprends quelquefois à prier Dieu de nous pardonner... et de Jozères...

(A CONTINUER.)

NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement des " DRAMES INCONNUS " nous donnerons, à l'avenir, le commencement de l'HOMME DES GRÈVES, c'est-à-dire depuis le 30 avril dernier jusqu'à ce jour, ainsi que les avantages ci-dessous :

— A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halte*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,
475 rue Craig, Montréal.